

# Chapitre premier

**L**a forêt n'était plus qu'un labyrinthe de neige et de glace.

Depuis une heure que je scrutais les fourrés, j'avais fini par comprendre que l'affût sur une branche d'arbre n'était pas efficace. Les rafales de vent effaçaient certes mes traces, mais aussi celles de proies éventuelles.

Poussée par la faim, je m'étais aventurée plus loin de chez moi que je ne l'osais d'habitude, mais l'hiver était l'époque la plus dure pour la chasse. La plupart des animaux s'étaient trop profondément enfoncés dans les bois pour que je puisse les suivre. J'avais espéré que le maigre produit de mes chasses précédentes nous permettrait de tenir jusqu'au printemps, mais je m'étais trompée.

Je passai mes doigts gourds de froid sur mes cils pour en faire tomber les cristaux de neige. Nulle trace d'arbres dépouillés de leur écorce signalant le passage de daims. Ces derniers ne partiraient d'ici qu'après avoir mangé toute l'écorce à leur portée, et remonteraient vers le

nord, au-delà du territoire des loups, peut-être jusqu'aux terres de Prythian, où nul mortel n'osait se risquer à moins d'être las de vivre.

Cette idée me fit frissonner. Je la chassai pour me concentrer sur les alentours et sur ma tâche. C'était tout ce que je faisais depuis des années : consacrer toute mon énergie à survivre à la semaine, au jour, à l'heure qui venait. Pour l'instant, avec ces chutes de neige, j'aurais de la chance si je pouvais repérer quoi que ce soit, surtout du haut de mon arbre. J'y voyais à peine à cinq mètres devant moi. Réprimant un grognement de douleur, je remuai mes membres raides de froid pour décrocher mon arc de mon dos et descendis de mon perchoir.

La neige gelée crissa sous les semelles de mes bottes usées jusqu'à la trame et je grimaçai : visibilité réduite et bruit inopportun – j'allais rentrer encore bredouille.

La nuit tomberait bientôt. Si je m'attardais ici, je devrais rentrer chez moi dans l'obscurité et j'avais encore en mémoire les avertissements des chasseurs de la ville : des meutes de loups géants rôdaient dans les environs. Sans parler des rumeurs sur d'étranges créatures aperçues dans les parages, des êtres de haute taille et mortellement dangereux.

Tout sauf des immortels – c'étaient les prières que nos chasseurs adressaient à des dieux pourtant oubliés depuis longtemps, et je joignais secrètement les miennes aux leurs. Depuis huit ans que nous habitons ce village, à deux jours de voyage de la frontière de Prythian, terre des immortels, ces derniers nous avaient épargnés. Mais des marchands ambulants nous parlaient parfois de lointaines villes frontalières réduites en cendres. Ces récits, autrefois assez rares pour être considérés comme de simples rumeurs, étaient devenus quotidiens dans les nouvelles

qu'on se chuchotait les jours de marché au cours de ces derniers mois.

J'avais pris un risque considérable en m'aventurant aussi loin dans la forêt, mais nous avons fini notre dernière miche de pain la veille et nos restes de viande séchée l'avant-veille. Je préférerais pourtant passer encore une nuit le ventre creux que de satisfaire l'appétit d'un loup – ou d'un immortel.

J'aurais néanmoins constitué un maigre festin, car depuis le début de cet hiver, je pouvais compter la plupart de mes côtes. J'évoluais aussi légèrement et aussi discrètement que possible entre les arbres, le poing pressé contre mon estomac vide et douloureux. Je savais d'avance l'expression que je lirais sur le visage de mes sœurs aînées si je rentrais de nouveau les mains vides.

Après quelques instants d'exploration minutieuse, je m'accroupis derrière un buisson enneigé à travers lequel je distinguais assez nettement une clairière et le petit ruisseau qui la traversait. Quelques trous dans sa surface gelée indiquaient qu'on s'en servait fréquemment pour la pêche. J'espérais qu'une proie passerait à ma portée.

Je plantai l'extrémité de mon arc dans la terre et posai le front contre la courbe grossière de son bois. Nous ne pourrions tenir une semaine de plus sans manger, et trop de familles mendiaient déjà auprès des plus riches dont la charité avait ses limites, comme j'avais déjà pu le constater.

J'adoptai une position plus confortable et me contraignis à respirer plus lentement, l'oreille tendue aux bruits de la forêt. La neige tombait sans répit, d'une blancheur immaculée sur les bruns et les gris du paysage. Et, malgré mes inquiétudes et mes membres engourdis, je parvenais à apaiser cette partie de moi-même sans repos et sans merci pour contempler les bois voilés de neige.

Autrefois, il était naturel de savourer le contraste de l'herbe de printemps sur la terre noire fraîchement retournée, ou celui d'une broche en améthyste sur de la soie émeraude. Aujourd'hui encore, je me permettais parfois de rêver au jour où, mes sœurs mariées, je resterais seule avec mon père, avec de quoi manger à notre faim, assez d'argent pour acheter de la peinture et coucher les couleurs et les formes que je voyais sur le papier ou les murs de notre chaumière.

Un rêve qui ne se réaliserait peut-être jamais. Je ne me souvenais même plus de la dernière fois que je m'étais arrêtée pour admirer quelque chose de beau ou d'intéressant.

Les heures volées dans une étable décrépite avec Isaac Hale ne comptaient pas : ces instants-là étaient avides, dépourvus de tout sentiment et parfois cruels, mais jamais beaux.

Le vent s'apaisa. Maintenant, la neige tombait mollement en gros flocons qui s'agglutinaient dans chaque creux d'arbre. Qu'elle était hypnotique, cette douce et mortelle beauté de la neige... L'idée de rentrer par les routes boueuses et gelées du village pour retrouver notre chaumière exiguë me répugnait.

Des buissons craquèrent de l'autre côté de la clairière. Quand je regardai à travers le fourré, j'eus le souffle coupé.

À moins de trente pas de moi se tenait une toute jeune biche que l'hiver n'avait pas encore trop amaigri, mais qui avait assez faim pour arracher l'écorce d'un arbre. Sa viande pourrait nourrir toute ma famille pendant une semaine au moins. J'en avais l'eau à la bouche.

Je la visai sans faire plus de bruit que le vent soufflant dans des feuilles.

Elle déchirait des bandes d'écorce qu'elle mâchait lentement, inconsciente de la mort qui la guettait.

Je ferais sécher la moitié de sa viande et nous mangerions le reste. Nous pourrions en faire des ragoûts et des tourtes... Nous pourrions vendre sa peau ou en habiller l'un d'entre nous. Il me fallait de nouvelles bottes, mais Elain avait besoin d'un manteau et Nesta voudrait la même chose.

Mes doigts tremblaient. Tant à manger... Nous étions sauvés. J'inspirai à fond pour garder mon sang-froid et visai de nouveau.

Mais je vis alors une paire d'yeux dorés briller dans le buisson voisin du mien.

La forêt devint soudain silencieuse. Le vent tomba. La neige elle-même marqua comme un temps d'arrêt.

Nous autres mortels ne rendions plus aucun culte à des dieux, mais si j'avais encore su leurs noms, je les aurais tous implorés. Sous le couvert des fourrés, le loup s'approchait lentement de la clairière, les yeux fixés sur la biche.

Il était énorme, de la taille d'un poney. Ma bouche se dessécha à sa vue. C'était l'un des loups géants dont on m'avait signalé la présence.

Je n'en avais jamais vu d'aussi gros, mais la biche ne l'avait pas encore remarqué. S'il venait de Prythian, si c'était un immortel, être dévorée ne serait pas le pire des sorts. Si c'était un immortel, j'aurais déjà dû détalé.

Mais peut-être serait-ce rendre service au monde, à mon village et à moi-même que de tuer ce loup, à condition de ne pas être repérée. Je savais que je n'aurais aucun scrupule à lui décocher une flèche dans l'œil.

En dépit de sa taille, il ressemblait à un loup et se déplaçait comme un loup. *Un animal*, me rassurai-je. *Ce n'est qu'un animal.*

J'avais un couteau de chasse et trois flèches. Les deux premières étaient normales : sur un loup de cette taille, elles n'auraient probablement pas plus d'effet que des piqûres d'abeilles. Mais la troisième, la plus longue et la plus lourde, je l'avais achetée à un marchand ambulant un été où nous avions un peu d'argent. C'était une flèche taillée dans du frêne de montagne avec une pointe en fer.

Tout le monde savait que les immortels haïssaient le fer. Mais c'était le bois de frêne qui faisait vaciller leurs pouvoirs de magiciens et de guérisseurs assez longtemps pour qu'un être humain eût une chance de les tuer. Du moins, d'après ce qu'on racontait. La seule preuve que nous avions du pouvoir du frêne était sa rareté. Je n'en avais d'ailleurs jamais vu de mes propres yeux. Le Grand Fae les avait presque tous brûlés depuis longtemps. Il en restait très peu, pour la plupart chétifs et dissimulés dans des vergers ceints de hauts murs.

Je tirai vivement la flèche de mon carquois en réduisant mes mouvements au minimum pour être plus rapide et ne pas attirer l'attention de ce loup monstrueux. Elle était longue et assez lourde pour le blesser gravement, voire le tuer, si je visais bien.

Si je tuais le loup, la biche s'enfuirait. Si je tuais la biche, le loup me sauterait à la gorge ou se jetterait sur la carcasse de la biche, nous privant de fourrure et de viande.

Ma poitrine se serra douloureusement et je compris soudain que ma survie se ramenait à la question suivante : ce loup était-il seul ?

Je resserrai ma prise sur mon arc et tendis sa corde. J'étais plutôt bonne tireuse, mais je ne m'étais encore jamais retrouvée face à un loup. J'ignorais où je devais porter le coup et à quelle vitesse cette bête se déplaçait.

Et je ne pouvais me permettre de rater ma cible alors que je ne possédais qu'une flèche en frêne.

Si c'était bien un cœur d'immortel qui battait sous cette fourrure, tant mieux. Tant mieux, après tout ce que ses semblables nous avaient fait subir. Pour rien au monde je ne laisserais l'un de ces êtres se glisser dans notre village pour massacrer, mutiler et torturer. Il devait mourir ici et maintenant, et je serais ravie de l'abattre moi-même.

Le loup se rapprocha et une brindille craqua sous l'une de ses pattes monstrueuses. La biche se figea, regarda à droite puis à gauche, les oreilles dressées, sans le repérer. Comme le loup avançait contre le vent, elle ne pouvait le flairer.

La tête du loup s'abaissa et son puissant corps argenté, qui se fondait dans l'ombre, se ramassa sur lui-même. La biche regardait toujours dans la mauvaise direction.

Mon regard se posa sur le loup, puis de nouveau sur la biche. Le loup était seul, j'avais au moins cette chance. Mais s'il faisait fuir ma proie, je me retrouverais seule face à un loup géant affamé – et peut-être immortel – en quête du premier repas qu'il croiserait sur son chemin. Et s'il la tuait...

Si je me trompais, je ne serais pas la seule à y laisser la vie. Une vie qui n'était que dangers depuis huit ans que je chassais dans les bois, mais jusqu'ici je n'avais presque jamais commis d'erreurs.

Le loup jaillit du fourré en un éclair de gris, de blanc, de noir et de crocs jaunes luisants. À découvert, il paraissait encore plus gigantesque, un prodige de muscles, de rapidité et de force brute. La biche n'avait aucune chance de s'en tirer.

Je décochai la flèche alors qu'il lui brisait la nuque.

La flèche se ficha dans son flanc, et j'aurais juré avoir senti le sol trembler sous l'impact. Le loup jappa de douleur et lâcha la biche tandis que son sang giclait sur la neige – un sang qui avait l'éclat du rubis...

Il pivota dans ma direction, ses yeux jaunes écarquillés et son poil hérissé. Son grondement sourd vibrait jusqu'au creux de mon estomac vide alors que je me redressais dans un tourbillon de neige.

Mais le loup ne faisait que me... contempler. Sa fourrure était maculée de sang et ma flèche saillait crûment de son flanc. Il me considérait avec un mélange de lucidité et de stupéfaction qui me poussa à décocher une deuxième flèche, par précaution, au cas où l'intelligence que je décelais en lui aurait été d'essence immortelle et maléfique.

Le loup ne tenta même pas d'esquiver cette flèche, qui transperça son œil jaune, et s'effondra.

Ses pattes tressaillaient et son gémissement rauque perçait le sifflement du vent. C'était incroyable : il aurait dû être déjà mort. La flèche qui avait traversé son œil était enfoncée presque jusqu'à l'empennage

Loup ou immortel, peu importait désormais, avec cette blessure au flanc. Mes mains tremblaient pourtant quand je m'approchai de lui tout en restant à distance respectueuse. Il griffa le sol, mais sa respiration ralentissait déjà.

La neige virevoltait de nouveau autour de nous. J'observai le loup jusqu'au moment où son pelage de charbon, d'obsidienne et d'ivoire cessa de palpiter. J'étais désormais certaine que ce n'était qu'un loup malgré sa taille gigantesque.

L'étai se desserra dans ma poitrine et je poussai un soupir. Je savais au moins que la flèche en frêne était une arme mortelle, quelle que fût la nature de sa cible.



Un rapide examen de la biche me confirma que je ne pourrais porter qu'un seul animal et que ce serait déjà assez difficile.

Bien que cela me fit perdre de précieuses minutes, durant lesquelles n'importe quel prédateur aurait pu flâner l'odeur du sang frais, j'écorchai le loup et nettoyai mes flèches de mon mieux. Au moins, ce travail me réchauffait-il les mains. J'enveloppai la blessure de la biche dans le côté sanglant de la fourrure du loup avant de hisser le tout sur mes épaules. J'avais plusieurs kilomètres à parcourir pour rentrer chez moi et je ne voulais pas laisser dans mon sillage une traînée de sang qui aurait mené toutes sortes de prédateurs à ma chaumière.

Grognant sous l'effort, je saisis les pattes de la biche et jetai un dernier regard à la carcasse fumante du loup. Son œil intact regardait fixement le ciel chargé de neige et je regrettai un bref instant de n'éprouver aucun remords de l'avoir tué.

Mais nous étions au cœur de la forêt et en plein hiver.